

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 54 (1916)
Heft: 39

Artikel: Le coterd
Autor: Rambert, Eugène
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-212414>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

Société Anonyme Suisse de Publicité

Haasestein et Vogler.

GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 23 septembre 1916 : Ao cabaret (Marc à Louis). — Le demi-monde (J. M.). — Ça va bien (E.). — Le coterd (Eugène Rambert). — Les bonnes ficelles (J. M.). — A propos du costume vaudois. — Des malades.

AO CABARET

TRAU l'è traou, mâ traou pou l'è pas prau. On pào bin allâ ao cabaret quaueq iâdzo, mâ ne faut pas ein preindre dâi fédérale à ne pas savâi se on reintro dein on outro cabaret, âo bin se on va tsi sè :

De bin bâire, l'è pas tant de mau

Medâi qu'on pouêsse retrôva s'n ottô.

Mâ lâi a assebin dâi dzein que n'ant rein à fère dein lè cabaret, quemet elli monsu que vu vo racontâ et que sè pas dau diabblio de quinna société l'etài.

Dan, degando passâ — sè pas se l'è degando âo bin deveindro... porrài bin lître deveindro — on fin monsu avoué on du et dâi metanne dzaune l'eintre pè vè onje hàora de la matenâ âo veindâdzo dâo lodzi de coumouna. Sè site à n'on carro et lo carbatî lâi vint demândâ que lâi avâi po son servîço :

— Baillî mè pî on verro d'iguie et onna navetta de cinq centimo po coumeinci.

Lo carbatî l'apporte onna botoille bliantse que l'avâi de l'iguie, su on plliât avoué on verro, tandu que sa serveinta corressâi à la bolondzeri po querî la navetta.

Quand l'eût agaffâ lo coucon, lo monsu fiè po ein avâi on outro et la serveinta retrasse à la bolondzeri.

Mâ, lo monsu, la fam lâi vegnâi ein medzeint et ie redêmande oncora on coup dou z'autro coucon. Sti coup lo carbatî l'è zu lè querî li mîmo, por cein que la fêmallâ fasâi lo dinâ et que n'avâi rein que dou perte, faillâi grand teimps po potadzî. Lè z'a payî cinq po tsacon et l'è revegnâi lè z'apportâ ao monsu que l'ein a età benaise et que l'a pardieu bin remachâ.

Quand l'eût medzî, ie vint ao monsu onn'îdêe que lâi passe pè la tita, que l'avâi medzi quatro coucon et que se l'ein redêmandâve oncora dou, cein lâi ein farâi justo onna demi dozanna, et que lè z'arâi petitre meillâo martsi. L'a dan reeriâ lo carbatî que l'è z'u ein requeri dou.

Quand l'a faliu payî, lo monsu fâ dinse :

— Diéro vo dâivo-io ? L'iguie prau su que vo la veinde pas. L'è demi-dozanna de navette ? E-te veingte-cin âo bin treinta ?

Lo carbatî l'etài on hommo de sortâ et onitô lâi a de dinse :

— L'è treinta. Mâ on outro coup, quand l'è que vo z'arâi sâi, allâ bâire à la bolondzeri.

MARC A LOUIS.

Dans le « pacot ». — Une leçon de religion, dans les environs de Vevey.

La maîtresse : « Qui est-ce qui peut me dire ce que fit Noé après le déluge ? »

Une fillette : « Il voulait sortir de l'arche, mais le bon Dieu lui dit : « Te presse pas tant, Noé, la terre est encore toute en pacot ! »

(Authentique.)

LE DEMI-MONDE

— Le demi-monde ! vous exclamez-vous, le cou tendu, l'oreille frétilante ; alors nous allons rire. Jeunes filles pudibondes, retirez-vous ! Hum !... Eh ! bien ?... »

Eh ! bien, non, vous n'y êtes pas. Le demi-monde dont il est ici question n'a rien, oh ! absolument rien de commun avec celui auquel vous pensez et qui est du reste fort peu intéressant.

Par l'expression « demi-monde » on entend ici la moitié du monde, et l'on veut par là dire, ce que tout le monde sait, qu'en un chacun de nous, à peu d'exceptions près — si exception il y a — il est deux êtres, l'un extérieur, le plus connu ; l'autre intérieur, presque ignoré.

L'être « extérieur » est tout artificiel ; c'est le produit de l'éducation, du milieu, des circonstances. L'être « intérieur » est le vrai, celui qu'a créé la nature. C'est souvent le meilleur des deux. Pas toujours, cependant. Mais c'est bien celui qu'il importe le plus de bien connaître. A faire sa connaissance, on s'expose communément à des surprises. Surprises agréables ou désagréables, qu'importe ; il est intéressant, tant qu'on le peut, de pousser jusqu'au fond ses investigations. C'est le plus sûr moyen de savoir bien à qui l'on a à faire et de juger les gens à leur juste valeur. Foin du mannequin ! C'est l'original qu'il faut voir ; lui seul mérite l'intérêt.

Le piquant est qu'il y a très souvent contradiction entre l'être « intérieur » et l'être « extérieur ». Tandis que l'un tient un langage, l'autre, fréquemment, le désapprouve. La lutte est parfois violente, encore qu'elle ne se laisse pas voir.

En matière d'affaires, la prudence, « mère de la sûreté », conseille une sérieuse investigation. Les apparences, l'écorce ont peu de prix ; il faut aller jusqu'à la moëlle.

En matière d'affection, c'est plus nécessaire encore ; c'est presque indispensable. Affections éphémères que celles qui n'unissent que les êtres « extérieurs ». Et combien en est-il de ces affections-là, qui pourtant ont tous les aspects de la solidité.

Celui-là seul est votre véritable ami dont vous avez su découvrir l'être « intérieur » et qui a su, lui aussi, en agir de même à votre égard. Ah ! ce n'est pas si facile que ça, allez ; il y faut bien du doigté, beaucoup de délicatesse et non moins de patience. Et plus cet examen est délicat et long, plus on a de chances d'agréables surprises. Les défauts sont moins discrets que les qualités ; moins habiles aussi à se dérober à une attention soutenue ; ils se trahissent aisément.

Mais quelles affections délicieuses, solides et précieuses que celles qui unissent deux êtres « intérieurs », arrivés à se bien connaître et comprendre. Ce ne sont pas les plus communes, hélas ! C'est dommage.

Vous voyez bien que nous vivons le plus souvent dans un demi-monde, ignorant l'autre moitié. Nous ne nous connaissons pas.

Vous vous en doutiez ?

J. M.

ÇA VA BIEN !...

C'était au cours de la mobilisation. Un de nos capitaines-aumôniers les plus sympathiques devait aller rejoindre un bataillon à quelques vingt kilomètres du quartier de l'Etat-major régimentaire.

Pour varier les plaisirs et faire diversion à la monotonie du service, il lâcha la « bécaune », son ordinaire monture, et enfourcha le cheval que lui prêta volontiers un des officiers du régiment.

Le voilà parti :

L'aumônier et sa monture

Tous deux d'une fière allure,

Trottent sans s'douter de rien !...

Ça va bien ! ça va bien ! ça va bien ! ça va bien !

Au cantonnement, il confie son cheval aux soins d'une ordonnance.

Tandis que notre aumônier s'en va visiter les soldats dans leurs granges, les officiers du bataillon, avec le concours entendu du vétérinaire, font un énorme pansement à la jambe du cheval.

Quant l'aumônier revient et demande son coursier, pour partir, on lui représente que son cheval est blessé, qu'il boite, qu'il n'est pas fait pour les poids lourds. Pas moyen de le monter pour rentrer au cantonnement !

Et voilà notre capitaine-aumônier partant à pied, tirant après lui sa bête, un peu étonnée, mais qui, la suggestion aidant, boite consciencieusement.

L'aumônier et sa monture,

Beaucoup moins fières d'allure,

S'en vont... caha, cahin,

Ça va bien ! ça va bien ! ça va bien ! ça va bien !

Lé téléphone avait joué. De retour au quartier, l'aumônier apprit tout.

Il jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y reprendrait plus ! — E.

LE COTERD !

Aux heures de loisir, le soir ou le dimanche, les paysans se cherchent les uns les autres, et il y a des places dans le village qui, de temps immémorial, ont servi de rendez-vous. Le premier qui s'y asseoit ne tarde pas à être suivi d'un second, et bientôt un groupe se forme. Ces réunions, qui ont lieu sans convocation ni invitation, c'est le coterd...

Une petite ruelle vient à un certain endroit déboucher dans la grand'rue du hameau des Noyers. Il y a là, non pas une place, mais un élargissement. On en a profité pour installer la fontaine, qui, avec deux bâtiments situés l'un en face de l'autre, donne à cette partie du village un certain air d'importance. L'un de ces bâtiments est une grange, celle de l'aïeul ; elle n'aurait rien de remarquable sans une petite galerie, où l'on monte par un escalier extérieur, et sous laquelle s'abrite un banc ; cette galerie elle-même ressemble à beaucoup d'autres,

¹ Extrait d'Une bibliothèque à la montagne, l'un des récits de la belle collection des Alpes suisses d'Eugène Rambert, édité en 1889 par la librairie F. Rouge, à Lausanne.

sauf que l'une des colonnes qui la supportent a reçu l'insigne honneur de devenir le pilier public. Avis officiels, lois, décrets, signalements de malfaiteurs y sont affichés en nombre, et c'est un événement quand passe l'huissier municipal et qu'il y ajoute quelque placard nouveau. L'autre bâtiment est une maison d'habitation, la plus belle du hameau. Quatre ou cinq marches de pierre conduisent à la porte d'entrée; le long du mur s'allonge un banc de construction grossière, et un énorme avant-toit abrite ceux qui viennent s'y asseoir. C'était là que l'on *cotergeait*, les hommes formant un groupe du côté de la grange de l'aëul, les femmes en formant un autre sur les marches de la maison.

Tout le village s'y trouvait réuni, maîtres et valets, riches et pauvres, et l'on aurait eu de la peine à distinguer entre eux, car ils portaient tous le même costume. Ce n'était qu'à l'attitude qu'on pouvait reconnaître les différences de condition. Quelques-uns se tenaient à l'écart, appuyés aux murailles; ils écoutaient de loin et parlaient discrètement; d'autres occupaient largement les bonnes places et discouraient avec assurance. Dans le groupe des femmes on s'occupait des choses du ménage, de la petite culture, celle des légumes et du jardin, des soins à donner au menu bétail, la chèvre, le mouton, le porc aussi. Au banc des hommes, il s'agissait d'intérêts plus graves, du gros bétail et de la grande culture, celle des vignes et des prés. On y discutait minutieusement, non le cours des actions et obligations, choses alors inconnues du campagnard, mais celui de ces bonnes valeurs solides et réelles, le vin serré dans la cave, le foin qui remplissait la grange, la génisse qui ruminait à l'étable. On y tenait registre des accroissements de fortune et des conjonctions d'héritages. On y racontait longuement l'histoire des dernières ventes publiques, où Jean-Louis avait enchéri sur Jean-Pierre, mémorable bataille disputée franc par franc, et qui était l'événement de la semaine pour tous les villages de la paroisse. On parlait plus discrètement des ventes prochaines; toutefois, si l'on avait lieu de soupçonner que l'un des assistants eût l'intention d'acheter, il se trouvait bien quelque mauvais plaisant pour amener sur le tapis ce sujet délicat, et le mauvais plaisant n'était peut-être qu'un rusé compère, qui voulait épier et voir venir.

On faisait aussi de la politique au coterd, rarement de cette politique transcendante qui assemble des congrès pour faire et défaire des traités de paix, souvent au contraire de cette bonne politique locale, qui s'en tient aux réalités prochaines, sans courir après la gloire ni se payer de chimères. On passait à la filière d'une critique serrée tous les actes, toutes les paroles des employés de la commune, depuis le syndic jusqu'au taupier, et malheur à celui qui se permettait des abus de pouvoir, ou qui n'était pas poli avec tout le monde! On préparait soigneusement ses batteries pour les occasions favorables. Le hameau voisin demandait un subsidie pour une fontaine: on ferait cause commune avec lui, à condition qu'il aidât à en obtenir un pour telle réparation au moins équivalente. On avait fait une route à ceux du bas: on en demanderait deux pour ceux du haut. A quoi bon les deniers publics sinon pour les tirer à soi?...

Toutes ces questions, et bien d'autres encore, s'agitaient journellement au coterd. On s'y passionne quelquefois; quelquefois aussi, on s'en donne de rire à cœur joie. Il y a des plaisants au village; ils ont la riposte vive et le mot salé. On glose, on guoguenarde, on se tâte, on escarmouche, on bataille, on fait de l'esprit aux dépens du prochain. Il se trouve ordinairement dans le groupe quelque pauvre garçon, lent à la réplique, qui devient le plastron de la compagnie; c'est sans doute un domestique venu de tel village mal famé dans la paroisse, et dont, en toute occasion, on berne de quolibets

les infortunés habitants. Il n'est pas rare non plus que des interpellations comiques partent du groupe des hommes à l'adresse de celui des femmes, toujours prompts à renvoyer la balle au joueur. Elles aiment les jeux de langue. D'ailleurs, on se surveille réciproquement, et s'il y a d'un côté quelque belle fille de seize ans, alerte et de bonne rencontre, de l'autre quelque jeune gars dont elle ferait bien l'affaire, ce n'est pas au coterd qu'il faut songer à surprendre leurs secrètes intelligences. Ils ne s'entendent que pour donner le change et dérouter les limiers en quête de pistes. Ces choses de mariage ne se traitent pas devant le public; on y va prudemment et obliquement; on se ménage des retraites en cas de disgrâce, et l'on a peur des fâcheux qui viennent à la traverse. La défiance est la mère de la sûreté, et nul n'est plus pénétré de ce principe que le paysan qui ruine quelque projet de mariage.

Tel était le coterd du hameau des Noyers, et dans toutes les campagnes vaudoises il eût été difficile d'en trouver de plus brillants.

1868.

EUGÈNE RAMBERT.

Mon chez moi. — Journal illustré mensuel de la famille. — Administration et annonces: 9 Pré-du-Marché, Lausanne. Abonnements: (Un an), Suisse: fr. 3,50; Union Postale: fr. 4,60.

Sommaire du N° de septembre: I. Jeunes filles, soyez simples, par L. H. — II. Mots et gestes d'enfants, poésies, par Ch. Fuster. — III. Ce qui vous intéresse: Les couteaux; Pommade de concombre. — IV. Rubis ou saphir, par A. Villemard. — V. Pot-au-feu: Septembre à la cuisine. — VI. Menus. — VII. Treize recettes appétissantes. — VIII. Souvenirs de l'Amérique du Sud, par A. Theulot. — IX. Hors-texte: Ferme fribourgeoise. — X. Travaux féminins: Col rond au crochet vénitien; Dentelle et entre-deux au crochet vénitien; Nappon oval. — XI. Le petit bateau. — XII. Comment se fait le flan au lait. — XIII. Le père samson, par P. Sciobéret.

LES BONNES FICELLES

R IEN n'est moins condescendant qu'un chemin de fer. Il part à l'heure sonnante, sans aucune pitié des retardataires, qui ne le sont souvent que contre leur gré. Ou bien c'est lui qui est en retard, insouciant des personnes ponctuelles ayant pris soin d'être là à l'heure exacte indiquée par l'horloge, et à qui ce retard fera peut-être manquer un rendez-vous urgent. Que lui importe; il se sent ou se croit inviolable. Et puis, il sait bien que chacun n'a pas le moyen de se payer une automobile ou de louer un taxi; ou n'a pas le pied assez... aérien pour demander une petite place à Bider sur son monoplane. Le chemin de fer fait ce qu'il veut et comme il veut.

Toutefois, il est des exceptions. Où n'en est-il pas? Et c'est fort heureux.

Oui, il est des chemins de fer avec lesquels, comme avec le ciel, il est des accommodements. Oh! sans doute, ce ne sont pas de grandes lignes internationales. Ce sont de bons petits chemins de fer locaux, dont les actionnaires, bons enfants, se contentent de l'honneur et font encadrer leurs actions, coupons attachés.

Un de ces petits chemins de fer, qui relie le port à la ville, séparés par une pente très raide, avait, il y a quelques dimanches, affluence à ses guichets. Les trains, où, narguant les écriteaux et les règlements, les voyageurs s'entassaient jusque sur les marchepieds, montaient et descendaient sans trêve.

Tout à coup, aux trois quarts du trajet, une voiture montante s'arrête subit. Efforts vains du conducteur pour la remettre en mouvement par les moyens ordinaires. L'inquiétude commence à se manifester parmi les voyageurs. Que va-t-il se passer? Et leur perplexité s'accroît encore, lorsqu'ils voient le contrôleur sauter sur la voie et se diriger, sans hâte, vers un petit réduit, d'où il ressort avec un cri sur l'épaule. L'air confiant et calme du brave homme

ne réussit pas à rassurer les voyageurs, de plus en plus inquiets sur leur sort. Des souvenirs angoissants de catastrophes, se précipitent à leur mémoire; des visions terrifiantes d'écrabouillades passent en éclair devant leurs yeux.

Pendant ce temps, le contrôleur, appuyant le cri sur l'angle vif de la traverse qui porte les rails, la pince fixée sous la voiture, se met tout tranquillement à tourner la manivelle. Aucune avance. Alors, quelques voyageurs, parmi les plus lestes, sautent à leur tour sur la voie et, poussant des bras ou de l'épaule, suppléent l'insuffisance du cri.

Les occupants du wagon sont pâles d'effroi; quelques-uns lèvent vers le ciel des regards suppliants.

O bonheur! la voiture a bougé. Elle bouge encore. Et toujours. Elle a franchi le mauvais pas. Elle continue sa course; tandis que les voyageurs qui sont descendus et qui n'ont eu le temps de reprendre leur place, achèvent péniblement la montée le long de la crémaillère. Et le conducteur, à pied, lui aussi, de leur dire en manière de consolation:

— Ah! ben, v'savez, Messieurs, faut pas s'émouvoir; ç'arrive souvent la panne, à c't endroit. Mais c'est rien, ça; y a l'cri, pour un coup!

Un autre funiculaire tend sa corde entre la gare et la ville, perchée sur une haute colline. Départs et arrivées sont un peu *ad libitum* comme on dit: ils s'efforcent, tant bien que mal, de coïncider avec le passage des trains sur la grande ligne.

Sur la plateforme du wagon, quelques voyageurs. Dans le nombre, un chasseur. Son œil, fureteur, distingue soudain, dans les taillis qui bordent la voie, un superbe « bossu ». La tentation est trop forte. Laisser échapper si belle occasion serait un crime. Le nemrod amorce, épaule, vise, tire et... le « bossu » s'abat.

Le chasseur, agile, saute à bas du train et, tout tranquillement, s'en va chercher sa victime.

Oh! les gentilles ficelles! Dirait-on pas les bons vieux temps? J. M.

A PROPOS DU COSTUME VAUDOIS

Nous avons reçu la lettre que voici, en patois de Clarens.

Monsu daò Conteù.

Toudri dé gros mi fè de té kaïsi que d'allà corniflà cein que l'avai écrit ein catzson, lai aya quauqué tein, et por té faire taire, tein que zein yena vretablio.

Lo tiostume de Saint-Diall.

On par dé Monsu, bin su dé per Lozena, se reintrové d'onna vesita à cauéq bossaton de nos conseilly. Ein passant dans yion de nos velà dzo d'amont, s'arrètavé devant nâ carraie io lai avai, l'arrèt fatiultatiffe por là sai.

Onna felietta ein tiostume de Mourtio (ou Metru) arrevé po lo demandâ cein que fallia lo z'apportâ po lè désaiti. Lo plie grand desé Monsu, sé mé à dere.

— Tien gallé tiostume, lé lo tiostume de Saint-Diall?

— Kaise-té, vilho-fou lé lo tiostume Vaudois, que fâ tant déveza dé lhi, sù lé papâ et mimamein su lo Conteù, que lè répond le plus aleinga dé la binda!!!

Vo vaïdè bin, mon vilhio Conteù, que lè bin lo momein de le fère cognaitre, noutro tiostume Adézivo!

Lafelhieacharleponne.

Questions de presse. — L'Association de la Presse Vaudoise (s'adresser au Secrétariat, à Lausanne) met en vente les publications suivantes:

1. Le droit de réponse dans le canton de Vaud, par Félix Bonjour, rédacteur en chef de la *Revue* fr. 1,50. — 2. La jurisprudence du Tribunal fédéral en matière de presse, par Arnold Bonard, fr. 1,50. — 3. La publicité des crimes, par Paul Rochat,